Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 52 (1955)
Heft: 11

Rubrik: Le jardin de l'abeille ; La page de la femme

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

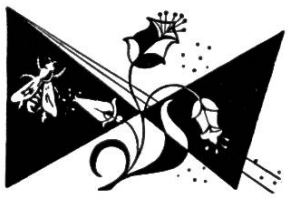
Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

lement reconnaissable par sa grandeur, sa beauté et son allure ; des milliers d'ouvrières qui participent à tous les travaux de construction, d'alimentation et d'entretien ; environ trois mille jeunes reines vierges qui ne participent d'aucune façon à la construction et enfin environ 1500 mâles qui attendent le moment propice de l'accouplement. Puis, par une belle journée, toutes les femelles sortent accompagnées de mâles. Cette population ne rentrera plus au guêpier. Les accouplements ont lieu, soit sur les haies, soit à même le sol, à proximité du nid. Le mâle peut s'accoupler plusieurs fois. Contrairement à ce que l'on prétendait que le mâle ne survivait pas au rapprochement sexuel, j'ai constaté en cinq jours, des moyennes de trois à onze accouplements par un même mâle. J'ai toujours remarqué que le premier accouplement est difficile. Certains n'y parviennent d'ailleurs jamais. Le second est plus rapide, et ainsi, en ce domaine comme en bien d'autres, la perfection s'acquiert par l'expérience. Après une quinzaine de jours, le mâle meurt. La femelle fécondée ou reine ne meurt pas. Elle passe l'hiver sous la mousse, dans les greniers, dans les infractuosités quelconques. Elle peut même supporter des températures de moins de six degrés, être gelée complètement et revenir ensuite à la vie.

Fin octobre, que reste-t-il dans le nid ? Les femelles sorties pour la fécondation se dispersent et hivernent seules ; les mâles sont morts, les ouvrières ont fini « leur vie de travail » et meurent aussi. La reine-mère subit le même sort. En octobre, il ne reste donc plus rien dans le guêpier, même pas des provisions, les guêpes n'en faisant pas.

De la *Belgique apicole.*



LE JARDIN DE L'ABEILLE

Plantes mellifères et pollinifères

Les asclépiades

Durant l'été écoulé, plusieurs apiculteurs m'ont questionné sur la valeur mellifère des asclépiades. Voici, par exemple, la lettre que m'écrit un lecteur de notre journal :

« Je désirerais avoir votre avis au sujet de l'Asclepias Cornuti (herbe à la ouate). J'en ai actuellement quelques mètres carrés à proximité de mes ruches. Dans son livre sur l'apiculture, Hommel dit que cette plante est dangereuse pour les abeilles ; de son côté, de Layens nous assure que les fleurs de cette espèce retiennent souvent les abeilles prisonnières par leurs pattes, ceci jusqu'à l'épuisement, et qu'on peut voir au pied de ces plantes de nombreux cadavres de ces insectes. Cette dernière assertion ne peut être que fausse puisque

ceux-ci, restant prisonniers, meurent sur les fleurs et non au pied de la plante. Je suis très souvent allé me rendre compte de ce qui se passait, lorsque les abeilles butinaient. J'ai effectivement remarqué que quelquefois certaines d'entre elles avaient de la peine à se dégager ; mais au bout de quelques secondes, elles parvenaient toujours à repartir. N'en ayant jamais trouvé de mortes sur les fleurs, et ceci malgré de nombreuses observations, j'estime que cette plante ne mérite pas, à mon avis, l'appréciation de Hommel et de Layens. Ayant posé la question au Liebefeld, il m'a toutefois été répondu que les auteurs cités ci-dessus avaient entièrement raison. C'est pourquoi je me permets de vous demander votre opinion sur ce sujet. »

Les Asclépiadacées groupent environ 1300 espèces dont la plupart sont des plantes tropicales. Un seul représentant de cette importante famille se rencontre dans notre pays à l'état sauvage. Il s'agit du Vincetoxicum officinale, bien connu sous le nom de dompte-venin, dont les fleurs blanc-sale animent nos lieux pierreux et buissonneux durant les mois de juillet et août. Du latex, des feuilles ordinairement opposées et décussées, des fleurs le plus souvent petites, hermaphrodites, à périanthe et androcée 5— mères et renfermant des appareils spéciaux, sécrétant du nectar ou destinés à collecter le pollen et à faciliter le transport de ce dernier sur d'autres fleurs, par l'intermédiaire des insectes, caractérisent les Asclépiadacées. D'après la constitution du pollen, on divise en outre ces plantes en deux sous-familles :

a) les Périplocoïdées, dont les grains de pollen sont réunis par quatre,

b) les Cynanchoïdées, à grains de pollen agglomérés en pollinies.

C'est à cette dernière sous-famille que sont rattachées les asclépiades. Si certains auteurs (Hommel, Bonnier, de Layens) considèrent ces fleurs comme étant nuisibles pour les abeilles, d'autres par contre nous en recommandent la culture (T. Sourbé, Huber-Bansbach). Nos collègues d'outre-Sarine préfèrent l'Asclepias incarnata, ceux d'Allemagne l'Asclepias tuberosa, et dans nos régions il n'est pas rare de rencontrer l'Asclepias Cornuti Decaisne. Cette dernière espèce, primitivement décrite par Linné sous le nom d'asclépiade de Syrie (A. Syriaca), appelée aussi herbe à la ouate ou à la soie, parfois herbe d'Esculape, est originaire de l'Amérique du Nord et a été introduite en Europe durant le 17e siècle. Ces fleurs sont signalées dans les catalogues horticoles comme étant des plantes particulièrement fréquentées par les abeilles. Nous pouvons donc constater que les qualités mellifères des Asclepias sont confirmées par de nombreux apiculteurs, et même par des horticulteurs. Il reste maintenant à établir si elles sont véritablement des plantes pièges comme nous l'affirment quelques botanistes célèbres du siècle der-

nier. A noter que les travaux récents abondent dans le même sens : c'est ainsi que P. Fournier dans son livre « Les 4 Flores de la France », nous précise que l'Asclepias Cornuti, de même que sa proche parente l'Apocynum androsaemifolium, sont des plantes à pollen gluant se fixant à la langue des insectes. Ces fleurs, toujours d'après ce savant, jouissent ainsi de la propriété de retenir par leur trompe les hôtes indésirables (abeilles) dont le cadavre reste suspendu.

Qu'en est-il exactement de ces différentes assertions ? Une étude morphologique de la fleur de l'Asclépiade nous donnera une réponse à cette question. Après avoir enlevé les sépales et les pétales, nous remarquerons que la corolle renferme en son milieu le pistil et cinq étamines. Ces pièces florales sont plus ou moins soudées entre elles, formant ce que l'on appelle la couronne staminale, et constituant un organe de reproduction très compliqué. En effet, chaque étamine se compose d'une anthère et d'un cornet nectarifère muni d'un appendice cylindro-conique, courbé au-dessus du style. L'anthère, invisible depuis l'extérieur, se trouve serrée entre le style, l'ovaire et le cornet ; les pollinies qu'elle renferme sont surmontées chacune d'un appendice, appelé le caudicule, et sont unies par paires au moyen d'un double corpuscule, le rétinacle. Ce dernier organe affleure à proximité des mamelons, qui surmontent le style et cachent les stigmates. Lorsque le pollen est mûr, le rétinacle sécrète un liquide visqueux. Pour s'emparer du nectar, les cornets se trouvant à l'extérieur de la couronne staminale, les insectes doivent se placer sur le sommet du style. Cette surface étant très glissante, leurs pattes s'insinuent dans les gouttières interstaminales et touchent les rétinacles. Ces derniers se collent alors aux pattes des visiteurs, lesquels en s'envolant emporteront avec eux les pollinies qu'ils transporteront sur d'autres fleurs assurant ainsi la fécondation croisée.

Chez les Périplocoïdes, les anthères sont indépendantes du style et les appareils spéciaux destinés à récolter le pollen sont représentés, suivant les espèces, par des réceptacles de formes diverses à base amincie et munie d'un disque adhésif. Chez ces fleurs, les insectes, pour s'emparer du nectar, doivent enfoncer leur langue entre les étamines. En se retirant, ils emporteront collés à leur trompe les réceptacles polliniques.

Dans le premier comme dans le second cas, les visiteurs assez robustes n'éprouvent aucune difficulté à détacher des anthères les rétinacles ou les réceptacles polliniques ; les autres par contre restent prisonniers, par la langue chez les Périplocoïdées, par les pattes chez les Chynanchoïdées.

Malgré de nombreuses observations, je n'ai jamais eu l'occasion d'observer de telles captures. Toutefois, il m'est impossible d'assurer que ce phénomène ne se produit pas de temps à autre. Il est très possible, par exemple, que les rétinacles de certaines variétés d'asclé-

piades sécrètent en surabondance le liquide visqueux, et que ce dernier se répande alors sur les organes avoisinants de la fleur. Les insectes éprouveront dans ce cas forcément plus de difficultés à se libérer ; certains même, épuisés par leurs efforts, tomberont à terre et, s'il fait froid, ne pourront plus s'envoler. Hommel, de Layens, Bonnier, ont-ils fait leurs observations sur de tels sujets ? L'hypothèse est plausible, mais reste à vérifier. Les apiculteurs qui auraient sur ce sujet des observations intéressantes à nous communiquer, sont priés de nous les faire parvenir.

R. RÜEGGER.

LA PAGE DE LA FEMME

Nouvelle des ruchers

Montignez, le 18 octobre 1955.

Je viens par la présente vous donner quelques nouvelles de nos chères abeilles. Il y a une dizaine d'années que mon fils Jean Chavanne est apiculteur et membre de la Société romande No 8573. Dès son mariage il a dû quitter la maison paternelle et le temps ne lui permet plus de s'occuper entièrement de ses 7 ruches. Il revient cependant tous les samedis et dimanches pour surveiller l'état de ses abeilles qu'il n'oublie pas. C'est moi la mère, qui, depuis quatre ans, surveille le rucher. Je fais de mon mieux ; je leur donne tous les jours à boire. Mais la chance ne me favorisa guère ; je crois leur donner beaucoup de sirop de 12 à 15 kilos par ruche pour hiverner. Or, voici que deux années de suite mes abeilles essaiment et j'ai ainsi quatre ruches qui se sont vidées. Elles sont très fortes au printemps ; dans toutes il y a des majestés d'une année. En 1955 j'ai eu 3 ruches qui ont essaimé deux fois ; c'était en mai, et en juin pour les essaims secondaires du poids de 2 à 3 kilos. Les essaims sur ruche suisse étaient sur 11 cadres. Dans la ruche Dadant sur 6 beaux cadres. Mes abeilles étant de race carniolienne, elles sont très actives et les reines sont belles et longues.

L'on trouve rarement des acheteurs consciencieux. On voudrait des bonnes abeilles bien soignées rapportant beaucoup, pour rien. J'ai cependant vendu à Courchavon, au chef de section, un essaim primaire le 8 juin dernier pour 20 fr. Quelque temps plus tard, il a reconnu que ce n'était pas un essaim de 20 fr. et il m'a redonné 32 fr. Il en était très content, et moi-même aussi. Les bons comptes font les bons amis. N'est-ce pas ?

Lina Chavanne Montignez J. B.